

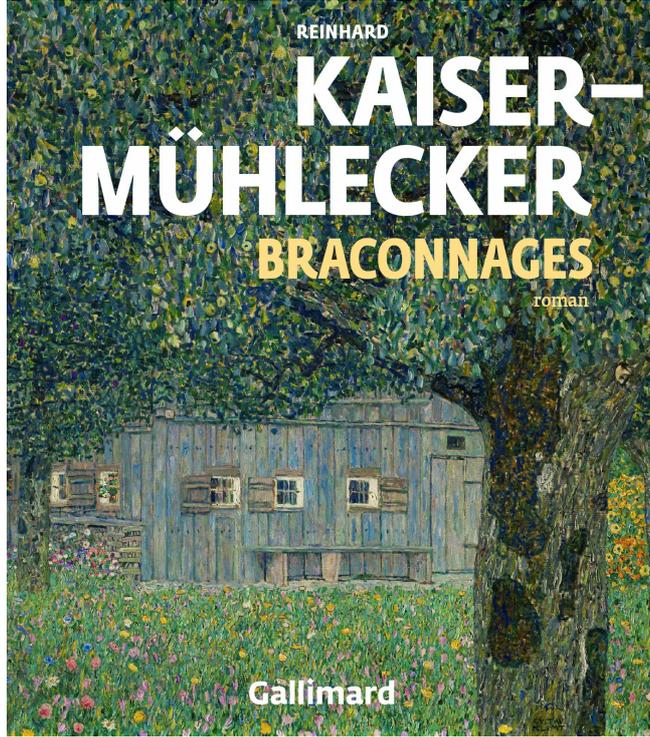
REINHARD

KAISER- MÜHLECKER

BRACONNAGES

roman

Gallimard



Du monde entier

REINHARD KAISER-MÜHLECKER

BRACONNAGES

roman

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

La lune ne reste pas toujours derrière le nuage.

Proverbe persan

Le jour pointait ; il ne devait guère être plus de quatre heures. Un court instant, il pensa qu'il était peut-être plus tard, et qu'un ciel gris voilait les campagnes, mais le bulletin météorologique n'avait pas annoncé de recul de l'anticyclone installé sur la région depuis des semaines. Dans le demi-jour qui régnait dans la pièce, l'air vibrait d'un mouvement impalpable, car les feuilles du tilleul, qui effleuraient la vitre, remuaient un peu. Une brise légère s'était levée. Un changement de temps s'amorçait-il donc malgré tout ? Ce n'était pas à exclure, l'heure très matinale n'y changeait rien, à bien y songer. Ces impressions traversaient son esprit avec un certain vague, comme si, venues d'un grand lointain, elles ne le touchaient en aucune façon. Et quand il ouvrit le tiroir de la table de chevet, puis y glissa la main, ce fut encore avec détachement. Il ne tourna même pas la tête, ne baissa pas les yeux vers l'objet. Le métal était à peine froid. Son contact lui procurait une sensation de volupté et d'apaisement, même lorsqu'il pointa le canon sur sa tempe. Il arrêta son souffle, enroula le doigt sur la détente, la pressa.

Clac. Un bruit morne et ennuyeux retentit, et il expira l'air qu'il retenait dans ses poumons. C'était à n'y pas croire. Depuis tant d'années, rien d'autre que ce bruit. Au fond, c'était impossible ; aussi peu probable que si, lors d'un lancer de dés, on ne tombait jamais, si fort qu'on s'évertuât, sur le six, ou sur le un, jamais sur un chiffre précis, jamais sur celui qu'on attendait. Il lâcha un soupir, retira le revolver de sa tempe, fit tourner plusieurs fois le barillet, rangea l'arme dans le tiroir, sans le refermer.

Juillet touchait à sa fin, et après un printemps frileux et battu d'averses il faisait enfin sec, enfin chaud. Il aurait pu se lever, la besogne ne manquait pas, il n'était d'ailleurs plus du tout fatigué, bien qu'il se fût couché après minuit, mais il n'en éprouvait pas le désir. C'est que le bruit l'obsédait encore, ce bruit terne et monotone qui l'accompagnait depuis une dizaine d'années désormais, au point d'être devenu la note fondamentale de sa vie. À l'âge de onze, douze ans, il avait découvert dans une vieille sacoche, sous les combles de la ferme, un revolver qui devait avoir appartenu à son grand-père, et dont le chargeur ne contenait qu'une cartouche. Dès la première seconde, il lui sembla, au vif coup au cœur qu'il en reçut, qu'elle lui était destinée, à lui, Jakob, plutôt qu'à tout autre. Depuis lors, à intervalles de deux, trois semaines, d'un mois au plus, le même bruit accablant et creux résonnait à son oreille : *Clac...* Il ne craignait pas que quelqu'un pût le surprendre ; maintenant qu'il occupait la chambre du haut, qui avait été autrefois celle de son frère, plus personne n'en franchissait le seuil. Et quand bien même l'eût-on pris sur le fait qu'il ne s'en serait pas autrement ému : cela n'aurait presque pas été vrai, cela n'aurait presque pas été réel, ni pour lui ni pour l'autre.

Comme si ses oreilles, jusqu'à cet instant, étaient demeurées hermétiquement closes, comme bouchées à la cire par le sommeil, la rumeur grondante de l'autoroute lui parvenait enfin, et il entendait les branches du tilleul qui frottaient contre la vitre ; un raclage qui se muait parfois en grincement. Et, venus d'en bas, les ronflements de la chienne. Il ne relevait qu'à présent les menus bruits du quotidien, auparavant ils n'avaient pas particulièrement frappé son esprit, parce que nous finissons par ne plus prêter attention à ce qui se reproduit chaque jour à l'identique, et que la sensation qui l'avait poussé à glisser la main dans le tiroir avait rompu le lien qui l'unissait au monde. Or quelque chose venait de le rétablir. Ce n'était pas le claquement de la détente ; pas davantage le fait que la sensation se serait peu à peu dissipée. Un bruit qu'il ne parvenait pas à déterminer s'était mêlé aux bruits familiers ; comme quelque chose qui froterait contre un caillou. Quand le silence revint, il n'avait toujours pas la plus petite idée de ce que cela pouvait être et se borna à constater que les ronflements avaient eux aussi cessé. Il se dressa dans son lit, rejeta la couverture. Pourquoi s'était-elle réveillée ? Bert donnait-il un coup de balai devant la ferme ? À cet instant, la porte de la maison s'ouvrit, et l'on entendit en effet la voix de son père, qui tout aussitôt se tut. Jakob tendit l'oreille ; c'est alors qu'il perçut le trottement des pattes de Landa sur le carrelage du vestibule.

« Merde », souffla-t-il.

Il se leva d'un bond, traversa la pièce en courant, ouvrit la porte, dévala l'escalier, fila dans le couloir en direction de l'entrée.

« Eh bien, s'écria son père, eh bien, Jakob ! » Il était planté là, téléphone portable en main.

Jakob saisit au vol la laisse accrochée au mur près de la porte et se précipita dehors. Il s'en fallut de peu qu'il ne trébuchât sur le raclage à fumier, qui traînait sur le sol ; à côté se dressait un petit monticule de terre.

« Hé là ! lui lança son père comme il s'éloignait déjà. Enfile au moins ton paletot ! »

D'instinct, Jakob porta ses pas vers le ruisseau, où il ne tarda pas en effet à découvrir Landa ; elle se tenait dans le pré, accroupie, dos arqué. Il ralentit l'allure. Peut-être n'était-elle venue là qu'à seule fin de satisfaire ce besoin, et elle ne tarderait pas à rentrer.

« Landa, cria-t-il, hors d'haleine, bien qu'il n'eût parcouru, au pas de course, qu'une faible distance, Landa, viens ! »

La chienne se redressa et lui jeta un regard, très bref, puis elle creusa profondément l'échine, comme s'il lui était possible de s'effacer ainsi du champ de vision de Jakob, de se rendre invisible à ses yeux, et elle trotta dans la direction opposée. Jakob enroula la laisse autour de ses hanches et la noua au niveau de son nombril. Avancé à pas tantôt véloce, tantôt furtifs, il suivit la bête ; la vit qui s'engageait sous le pont autoroutier, longeait les bassins de pisciculture que Jakob avait aménagés dans la prairie asséchée où, autrefois, quand le système de drainage fonctionnait encore, on menait paître les vaches. Il avait loué les étangs à des citadins adeptes de la pêche à ligne, non sans avoir auparavant lui-même tenté d'y élever des poissons, sans succès.

Avant de disparaître parmi les aulnes aux feuilles d'un éclat cirieux, dont le limbe portait à son sommet une délicate échancrure, elle s'arrêta près de l'un des viviers, la tête tendue en avant, les babines légèrement retroussées, une patte en l'air, comme un chien d'arrêt qui vient de flairer une piste. Le soleil du matin jouait sur son pelage et le faisait étinceler. Jakob dut prendre sur lui pour ne pas l'appeler encore ; mais, au lieu de reprendre sa marche, il s'immobilisa aussi et patiemment attendit que, d'une impulsion soudaine, et cette fois sans fléchir le dos, elle se fût remise en mouvement. Il était certain qu'elle ne sentait plus sa présence alentour ; qu'elle ne le remarquait plus. Pas une seule fois elle ne s'était retournée. Maintenant elle était partie : les orties entre lesquelles elle s'était faufilée, presque hautes comme un homme, et qu'on ne s'était plus donné la peine de faucher depuis des années, ondoyaient encore. La bête, dans ses errances, savait Jakob, aimait à remonter le cours de la rivière, et il se lança à sa poursuite, franchit d'un bond, non, de deux bonds hardis et douloureux la barrière d'orties, et, bien que la chienne se fût tout à fait dérobée à sa vue, s'engagea à son tour sur le sentier de rive, vers les terres d'amont, en suivant des passées de bêtes. La terre noire, qui demeurait humide et fraîche en toute saison, et où, sous le dais de feuillage épais des arbres de la berge, herbes et fleurs poussaient par touffes clairsemées, était molle et douce sous la plante de ses pieds nus. Lorsqu'il eut atteint l'endroit de la rive où un frêne effondré coupait la voie, il lui fallut descendre dans le lit du ruisseau. L'arbre n'était pas le seul à avoir connu pareil sort ; où qu'on portât les yeux, on les voyait se pencher tristement sur l'eau, gris, malades, pelés ; il y en avait tant qu'il était devenu impossible de les dégager tous ; en raison de la chararose, une infection provoquée par un champignon parasite venu d'Asie, leurs troncs, depuis peu, se brisaient en leur milieu comme des allumettes, ou alors ils s'effondraient tout net ; certains arbres restaient alors encroués les uns dans les autres, ce qui rendait les travaux d'abatage et d'évacuation plus périlleux encore. Depuis que la chararose décimait les frênes, les accidents de bûcheronnage, en hiver, avaient augmenté de façon saisissante. Des drames survenaient à une fréquence accrue. Pas plus tard qu'aux premiers jours du printemps, un arbre s'était encore abattu sur un homme du pays, qui avait succombé à ses blessures quelques heures plus tard à l'hôpital. Et en pareil cas, la mère de Jakob lui disait toujours qu'il ferait mieux de ne plus aller couper du bois dans la forêt, car il n'était pas formé pour ça. Comme si les autres l'étaient !

Dès que Jakob eut mis un pied dans l'eau limpide, glacée, d'un jaune d'ambre, et qui lui arrivait à peine aux chevilles, il repéra la chienne à un jet de pierre de là. Elle était en arrêt devant une zone plus profonde de la rivière et, les pattes antérieures écartées, paraissait sonder du regard l'épaisseur de l'eau. À cet endroit, elle prenait une teinte grise un peu pareille à celle des bancs de marne argileuse qui, dans les terrains humides de la région, sont sous-jacents à la couche de terre arable. Jakob pouvait voir les muscles de la bête palpiter, au-dessus du garrot. Bien que le chant de la rivière fût feutré – c'était un clapotement, plutôt –, il était assez puissant pour qu'elle ne l'entendît point. Pas après pas, il progressa dans l'onde qui fusait sous lui. Les galets polis par le courant, recouverts tantôt d'algues, tantôt de mousses, étaient lisses et glissants, agréables au toucher, et c'est à peine si, de loin en loin, il marchait sur quelque chose d'un peu pointu ; il n'arrivait pas toujours à distinguer ce que c'était, car les rayons de soleil qui filtraient à travers les frondaisons des arbres, ou, plutôt, le couvert ajouré des broussailles, faisaient scintiller la surface de l'eau, de sorte que, ébloui, il avançait à l'aveugle et devait redoubler de vigilance. Landa n'était plus très loin maintenant. Quelques mètres à peine. Il touchait au but. Deux, trois respirations encore. Jakob dénoua le nœud qu'il avait fait dans la laisse, fit un dernier pas et tendit la main vers la chienne, mais, avant qu'il ait pu la saisir, l'arête vive d'une pierre s'enfonça dans son pied avec une violence si soudaine qu'il poussa un gémissement, et, bien que la douleur ne le retint pas de continuer, ce léger contretemps suffit à la chienne pour s'enfuir d'un preste bond de côté. Alors, elle s'ébroua longuement, comme si elle savait qu'elle avait tout son temps, que Jakob était trop lent, ou incapable d'accélérer la cadence, parce que son pied lui faisait mal, et que l'eau devenait plus profonde ; et, comme s'il ne s'était rien passé, comme si, un instant plus tôt, il ne l'avait pas une fois encore appelée à lui d'un mot tranchant, elle s'en fut.

« Maudite charogne », pesta Jakob. Il souleva son pied pour en examiner la plante. Derrière le gros orteil, au niveau du renflement, un très mince filet de sang rouge vif coulait, qui se mêlait aux perles d'eau. « Crénom de foutue charogne. Je vais te crever. »

Il noua de nouveau la laisse sur son ventre et, ne prêtant plus qu'une attention distraite à ses pieds que la froideur de l'eau engourdisait un peu plus à chaque instant, il remonta le cours du ruisseau. Il courut, courut encore. S'épuisa à clamer son nom. C'était une chasse dont l'issue était connue d'avance, une chasse où le prédateur ne posa pas une fois les yeux sur sa proie, une chasse à laquelle il ne renonçait pas ; à laquelle il ne pouvait pas renoncer. Un grand moment s'écoula avant qu'enfin, le pas chancelant d'avoir trop couru, il s'avouât qu'il était absurde de continuer, car il ne la rattraperait plus ni ne la débusquerait. Alors il capitula. Il était écorché, enroué. Enroué, écorché. Nulle trace de l'animal. Jakob sortit du cours d'eau et regagna la route. Il marchait comme s'il avait de lourdes bûches attachées aux jambes. Comme s'il n'avait plus d'orteils. Il avançait comme un pingouin. De temps en temps, quelqu'un venait à sa rencontre, ou le dépassait ; un automobiliste le salua d'un coup de klaxon ; alors il se contentait de hausser sèchement le menton, ou, quand l'autre arrivait par-derrière, de lever la main, mais sans regarder jamais qui c'était.

Quand il fut de retour, son caleçon était encore gorgé d'eau et lui collait à la peau. Ses pieds et ses jambes étaient endoloris, et cependant il ne les sentait plus ; il en allait de même de son sexe ; la seule chose qu'il perçût encore, c'était la pulsation qui battait là sourdement. La porte du corps d'habitation était encore ouverte, comme quelques heures plus tôt ; telle qu'il l'avait laissée. Le père et la mère étaient assis dans la cuisine et prenaient leur petit déjeuner. Le vieux transistor diffusait, à notes métalliques et aigrettes, comme toujours, un air de piano et, sur le crucifix en plastique accroché au mur, deux cousins aux pattes grêles étaient posés.

« Où étais-tu passé ?

— Il reste du café ?

— À peine de quoi pour une tasse. Tiens, Jakob. Sers-toi. Je vais en refaire un peu.

— Oui, dit Jakob.

— Alors comme ça elle a encore fichu le camp.

— Oui.

— Il faut que tu l'attaches.

— Oui.

— Ou que tu lui construises une cage.

— Oui.

— Monte te changer. Tu vas attraper du mal.

— Oui.

— En Espagne, déclara le père, ils ont développé pour ça des systèmes assez sophistiqués. Je dois encore avoir des photos qui traînent quelque part ; attends voir, Jakob, je vais te montrer.

— Oui », fit Jakob, mais, sans prêter attention à son père qui déjà faisait défiler des images sur son portable, ni lui demander en quoi consistaient ces « systèmes sophistiqués », il se dirigea vers la porte. « Quand elle sera de retour, préviens-moi. »

Il passa dans la buanderie, déposa sur l'une des marches de l'escabeau la tasse contenant le café tiède et trop peu corsé – la tasse John Deere, sa préférée –, ôta son caleçon, l'étendit sur le séchoir à linge. Il se livra à quelques exercices d'assouplissement des genoux et se sentit mieux ensuite. Il s'empara d'un tricot sec et d'un pantalon, les revêtit ; ses chaussettes pendaient par-dessus le rebord de ses bottes en caoutchouc ; il s'en saisit, ôta de la pointe des doigts quelques brins de paille, les enfila sur ses pieds encore engourdis par le froid. Les orteils étaient blancs, comme inertes ; il eut beau les frictionner, il ne ressentait rien. Puis il chaussa ses bottes et se munit du masque antipoussière. Il décrocha de son support le casque de protection auditive avec radio intégrée, tourna l'une des deux petites molettes et coiffa le casque. C'était le bulletin d'informations de sept heures ; il baissa légèrement le volume ; une fois de plus, il n'était question que de l'épidémie. Il prit la tasse et quitta la buanderie ; absorbant une gorgée de café tous les deux, trois pas, il se rendit dans l'étable. L'espace d'un instant, Landa lui était sortie de la tête, mais lorsqu'il posa – n'importe où, comme d'habitude – la tasse vide, noire, ornée d'un cerf jaune bondissant dans un pré verdoyant, il lui revint à l'esprit qu'elle n'était pas à sa place attirée, à son côté, et, dans le cours des heures qui suivirent, cependant qu'il recouvrait enfin peu à peu la sensibilité de ses membres, il ne cessa de la guetter. Soudain, sur le coup de onze heures, elle fut là. Eût-elle reparu plus tôt que Jakob serait entré dans une colère noire, et, fulminant contre la bête, lui aurait peut-être flanqué une volée de coups ; mais, après tout ce temps, il avait franchi une frontière en lui-même, aussi pinça-t-il les lèvres d'où ne s'échappa aucun son et, attirant à lui la bête qui lui témoignait une docilité retrouvée, se contenta-t-il de lui caresser la tête.

« Oui, Landa. Oui. »

La chienne le regarda en plissant les paupières et, quand ses doigts cessèrent de courir sur son pelage, s'éloigna de quelques pas pour aller s'étendre dans l'ombre. Elle ne leva plus la tête. Jakob la suivit, s'accroupit auprès d'elle, lui flatta encore un peu le dos. Il avisa sur les pattes antérieures de l'animal quelques gouttes de sang séché, et songea à son propre pied, dont la plante présentait désormais une entaille oblique assez profonde, quoique indolore.

« Toi aussi, tu t'es fait mal, Landa ? »

Mais, avant même de s'apercevoir qu'elle avait également le flanc droit maculé de sang, il eut la conviction que c'était celui d'une autre bête. Il soupira, se redressa de toute sa hauteur, se remit à la tâche. De temps en temps, il alla voir comment elle se portait ; elle dormit toute la journée et ne toucha pas à sa gamelle. Un peu plus tard, il en chavira le contenu dans l'écuelle du chat, qui lui opposa le même refus éccœuré.

Le jour allait. Au soir tombant, le travail accompli, Jakob brancha l'alimentation de la clôture électrique qui délimitait le parcours de plein air des poulets de chair. Depuis quelque temps, elle connaissait de nombreux dysfonctionnements, sans qu'on sût au juste pourquoi. La batterie se déchargeait trop vite. Jakob ne trouvait pas l'origine de la panne. Il sortit le testeur de clôture jaune de la poche plaquée de son pantalon, l'alluma, contrôla la tension du fil. L'appareil émit un signal sonore, les diodes clignotèrent. Oui, le courant passait. Bien. Lors des semaines écoulées, les renards, à plusieurs reprises, lui avaient croqué des poulets. Trente ou quarante au total. Il était délicat d'établir une estimation précise, au vu des quelque cinq mille qui peuplaient l'élevage ; mais Jakob avait l'œil acéré, il ne tombait jamais loin. La plupart du temps, les renards, quand l'occasion était propice, lui en attrapaient dix d'un coup, qu'on retrouvait un peu plus tard gisant sur le sol au milieu d'un champ, ou dans les bois, noirâtres, pourrissants, entrailles offertes à la voracité des asticots, avant qu'enfin les bêtes revinssent sur les lieux pour dévorer ce qui avait subsisté des dépouilles. L'élevage de plein air n'était pas nécessairement la règle, il fallait ne pas être économe de son temps, mais Jakob tenait à ce que les bêtes, pour la courte vie qui leur était prêtée, eussent un confort suffisant. Il se souciait de leur bien-être. Il retourna dans la buanderie, ôta le casque anti-bruit, coupa la radio. Il se lava les mains, se bouchonna les bras, revêtit des habits propres. Landa était couchée sur le seuil de la porte.

« Viens, Landa », dit-il, mais elle ne leva la tête qu'un bref instant avant de la laisser retomber.

« Allons, viens, maintenant ! » insista-t-il en la saisissant par son collier. Il la tira à lui d'un geste rude, s'arrêta net. Il savait combien elle avait cela en horreur. Qui, du reste, eût pris plaisir à se faire étrangler de la sorte ? Mais elle comprit l'injonction et se releva avec lenteur, puis elle s'étira les membres, s'ébroua, le suivit à l'intérieur de la maison. À peine la porte se fut-elle refermée sur eux qu'elle alla se coucher sur sa couverture et reprit son somme.

Sur la table, la collation du soir était prête. Jakob s'assit et commença de manger. Dans la pièce à vivre, sa mère s'affairait – occupée à repasser, peut-être, ou à quelque ouvrage de couture, qu'importe, il entendait sans écouter. Il dîna de deux tranches de pain avec du saucisson sec, d'un morceau de fromage suisse, d'un peu de salade de betterave rouge au raifort et au cumin qui restait du repas de midi, étancha sa soif d'un verre d'eau. Une fois qu'il en eut fini, il mit ses couverts en croix devant lui, poussa sa planche vers le centre de la table, quitta la cuisine et rejoignit l'aile nord du corps de ferme, dont les fenêtres ouvraient sur l'autoroute. Il gravit l'escalier raide menant à l'étage. Dans la salle d'eau, il prit une douche froide, aussi froide qu'il pouvait le supporter. Comme toujours, cela chassait la fatigue qui s'emparait de lui après le repas du soir, et qu'à la vérité il trouvait des plus agréables ; mais, s'il la laissait agir et s'y abandonnait, il s'endormait dès neuf heures, dix heures peut-être, bien trop tôt en tout cas, car il avait l'habitude depuis des années de se contenter de quatre heures de sommeil, ou peut-être était-il réglé ainsi, et rien ne lui était pénible comme de rester éveillé dans son lit ; aussi, qu'une tâche laissée en souffrance l'occupât ou non, se couchait-il toujours après minuit. Encore vêtu d'un simple caleçon, il s'assit sur son lit, tira de dessous le meuble la caisse de bière presque pleine, saisit une bouteille, repoussa la caisse sous le lit d'un mouvement du pied. Il prit son briquet, ouvrit la bouteille en le plaçant sous le goulot, lança la capsule dans le coin de la pièce où se trouvait la poubelle – manqué. Il se renfonça dans ses oreillers, but une grande gorgée du liquide, attrapa son téléphone portable et le déverrouilla : 1 – 2 – 3 – 4. Il ouvrit une session Internet et, sur la page d'accueil de la Société autrichienne d'assurances contre la grêle, lut qu'on annonçait de possibles orages dans la région le lendemain, à partir de dix-huit heures. Sur les deux autres sites qu'il consulta, il n'en était pas fait mention. Jakob avait dans l'idée de procéder à la récolte du blé – encore fallait-il pour cela que le temps sec se maintînt. Mais peut-être était-il plus sage d'attendre, de toute façon. Pour autant qu'il sût, personne au pays n'avait encore moissonné, même si les épis, dans toutes les parcelles, étaient déjà recourbés, et adhéraient presque à la tige, au point de ne plus faire qu'un avec elle, et que le grain oblong, presque rouge, cassait quand on y plantait la dent. Par places, les chardons qui avaient survécu au traitement herbicide s'épanouissaient comme les plus belles des fleurs ; dans peu de temps, le vent disperserait au hasard du champ, blanches comme neige en été, les aigrettes des akènes de cette plante adventice particulièrement tenace. Mais qu'en serait-il si un orage éclatait ? Allons donc. Et, à franc parler, qualifier de champ la mince bande de terrain qui leur restait encore était présomptueux. Jakob ferma la fenêtre du navigateur et ouvrit l'application Tinder. Elle mit un certain temps à se charger. Alors, elles défilèrent en cortège sous ses yeux, comme s'il les avait sifflées : Trixi, 18 ans... Emily, 22... Mia, 20... Il les connaissait toutes, et sans doute le connaissaient-elles, elles aussi. Elles reparurent, l'une, puis l'autre, en une ronde toujours recommencée, et chaque fois, avec une grande lenteur, il les effaçait, il les renvoyait à leur néant, après les avoir longuement contemplées. Il n'aurait pas su dire lui-même pourquoi il agissait ainsi. Est-ce qu'il cherchait quelque chose ? Non. Les femmes qui se pressaient en foule sur ce site ne lui chauffaient même pas le sang. Ne l'excitaient pas. Au début oui, peut-être. Il y avait eu comme une stimulation. Un frémissement. Un trouble. Mais à présent ? Il les connaissait déjà toutes. Et même quand, par extraordinaire, une nouvelle s'était inscrite, elle ne l'attirait pas. Il avait beau changer de ville, élargir sa recherche au secteur de Linz ou de Vienne : elles voulaient de lui ; mais, lui, il ne voulait pas d'elles. Elles étaient noyées dans la masse. Il lui arrivait même de penser qu'il y avait quelque chose de répugnant en chacune d'elles. Au fond, le regard qu'il posait sur elles ne différait que très peu de celui qu'il posait sur les filles de joie de La Rose. Et pourtant il dépensait tous les mois plus de trente euros pour l'application, et ne se lassait pas de regarder le profil des femmes qui le likaient, ou l'avaient déjà liké. Au début, il leur rendait la pareille, mais sans que cela eût jamais débouché sur quoi que ce soit. Il écrivait : « Salut, ça va ? Moi, c'est Jakob ! » Et elles répondaient : « Hey, Jakob ! Tu vas bien ? » Alors on échangeait quelques messages, puis on laissait tomber, sans savoir peut-être soi-même pourquoi, tout à coup, l'envie n'était plus là, ou comment se l'expliquer. Pourquoi il n'y avait plus rien à dire, plus aucune question à poser. Quand deux profils semblaient correspondre, et qu'un dialogue s'engageait, c'est toujours lui qui écrivait le premier. Puis, un jour, alors qu'il existait un attrait réciproque, il n'avait pas pris les devants. Mais cette salope ne lui avait pas écrit. Il en avait été à ce point déconcerté, furieux, qu'il n'avait plus jamais répondu à une quelconque approche depuis, sans parvenir toutefois à se déprendre de l'habitude qui consistait à écumer le site, soir après soir, ou peu s'en fallait, d'un œil rapide. Mais, s'il éprouvait du désarroi et de l'aigreur, il fallait en chercher les causes ailleurs encore. Repenser à l'incident lui était désagréable. Un soir, il avait lu, en bas du profil d'une abonnée qui l'avait liké, un message l'invitant à se rendre sur une autre plateforme. Ne disposant pas d'un compte Premium, la jeune femme ne pouvait pas voir qui lui avait envoyé un like. Pour une raison quelconque, il avait paru à Jakob que ces mots lui étaient personnellement adressés. Il n'avait pas songé qu'il lui aurait pourtant suffi de liker la personne en retour pour qu'un échange pût se nouer sur le site. Une erreur de raisonnement qu'il ne releva pas. Il se rendit donc sur l'autre plateforme, dont il n'avait jamais entendu parler. Domiciliée en Allemagne, elle mettait en relation des internautes vivant en milieu rural. Ma foi, il ne coûtait rien d'essayer. Il se créa un compte, qui fut instantanément crédité de points, ou de *coins*, ou de quelque chose dans ce goût-là. Le site disposait même d'un moteur de recherche. Peut-être allait-il pouvoir ainsi la retrouver ? Il saisit son prénom sur le clavier ; sa fiche lui apparut. Elle n'était pas mal. Pas mal du tout. Les clichés choisis la mettaient particulièrement en valeur. Une brune, au charme piquant. Un peu plus

âgée que lui. Mais ça ne le dérangeait pas. Comment disait son ami Markus, déjà ? C'est dans les vieilles guimbardes qu'on apprend le mieux la conduite. Il lui écrivit : « Bonjour, Bianca – tu m'as liké sur Tinder. Comment vas-tu ? Moi, c'est Jakob. » Qui sait, peut-être allait-elle lui répondre tout de suite. Il ne ferma pas la session. Passa en revue les photos de son album. À ce qu'il semblait, elle exerçait un métier manuel. Deux images la représentaient dans un atelier de menuiserie encombré de mobilier liturgique ; sur une autre, elle s'exerçait au tir à l'arc. Cependant qu'il faisait encore défiler les photos, elle lui répondit : « Salut, Jakob ! Qu'est-ce que tu fé de beau ? – Salut ! Rien, pour l'heure. Je rentre de l'étable. – Tu es agriculteur ? Ça nous fait un point commun. » Elle avait une orthographe déplorable, il en fut frappé, n'en éprouva pas ombre de gêne. Quand on vit du travail de la terre, on ne s'arrête pas à ces choses-là. Ainsi elle était agricultrice. Elle devait donc être quelqu'un d'économe, et le fonctionnement de ce site, où la réserve de *coins* fondait un peu plus à chaque message envoyé, lui convenait sans doute tout aussi peu qu'à lui. Il lui proposa de passer sur WhatsApp. Lui transmit son numéro de téléphone. Mais elle lui répondit que c'était aller un peu vite en besogne. Il fallait d'abord qu'ils apprirent à mieux se connaître.

« Tu me comprends, Jakob ? »

Ses parents possédaient une exploitation laitière au sein de laquelle elle était employée. Et sa ferme à lui, Jakob, à quoi ressemblait-elle ? Il lui répondit ; un lien se noua. Leurs échanges s'étalèrent sur quelques jours. Avait-il trouvé la femme qu'il cherchait ? Il se posait la question, s'étonnant qu'un événement aussi décisif ait pu se produire de façon aussi soudaine et fortuite. Alors que son crédit était presque épuisé, il fit une nouvelle tentative. Elle répliqua cette fois qu'ils pourraient peut-être poursuivre la conversation sur WhatsApp, le lendemain. Elle allait y réfléchir. « Dommage que tu ne veuilles plus m'écrire, Jakob. » Bien sûr que si, il voulait lui écrire. Qu'elle n'allât surtout pas croire le contraire. Il racheta des *coins*. Que représentaient trente malheureux euros, au regard de la vie ? Et le jour suivant, les soixante qu'il lui fallut encore déboursier, parce que, le téléphone portable de Bianca étant subitement tombé en panne, il leur fut impossible de continuer sur un autre réseau ? La crainte de passer pour pingre et le désir qu'avait attisé sourdement en lui ce joli brin de fille à qui il pensait jour et nuit eurent raison de sa méfiance naturelle. Ce n'est qu'après s'être délesté de cent vingt euros qu'il comprit enfin, ou peut-être s'avoua à lui-même, qu'il avait été victime d'une arnaque.

« Dis donc, tu ne serais pas en train de te payer ma tête ?

— Tu sais très bien que je ne peux pas te donner mon numéro.

— Nom de Dieu. Voilà des jours que tu me mènes en bateau ! »

Et si seulement elle lui avait alors demandé pardon, ou s'était contentée de ne rien dire, il aurait sans doute pu oublier l'épisode, mais elle s'était mise à le couvrir d'injures. Des semaines après, sa sottise lui inspirait encore de la honte, et le seul souvenir de cette histoire suffisait à lui mettre le feu aux joues. Mieux valait n'en parler à personne.

Il en resta durablement échaudé... Après une demi-heure, il éteignit son portable, le rangea sous le lit, attrapa une nouvelle bouteille de bière. Les yeux rivés sur le mur, à demi allongé, il la but. La bière n'était pas à température, mais il ne s'en chagrina pas, de toute façon il ne la savourait pas gorgée après gorgée, mais à traits continus, et sans presque s'en apercevoir. C'était un passe-temps qui avait la vertu de le délasser. Il ne songeait à rien ; ou, si des pensées germaient dans son esprit, il n'en prenait pas conscience. Quand la bouteille fut vide, il en prit une autre et alla se poster à la fenêtre. Dehors, sans relâche, le flot du trafic routier nocturne s'enflait puis diminuait. Il porta le goulot à ses lèvres et laissa le liquide couler dans sa gorge. Puis il s'essuya la bouche d'un revers de manche et, bouteille en main, descendit au rez-de-chaussée. Il dut faire de la lumière ; tous dormaient déjà ; Landa était couchée dans le vestibule et ne leva même pas la tête. Jakob ouvrit le tiroir du bahut, s'empara de la lampe de poche, sortit, marcha vers l'atelier. Il laissa la porte de la maison ouverte : si Landa se réveillait, elle en profiterait peut-être pour décamper, et qui sait si cela n'était pas mille fois préférable, au fond ? À peine eut-il soulevé la clenche de la porte qu'une odeur de bois, de métal, d'huile et de cambouis l'assaillit. Il la respira à bouffées avides. Sur la commode, à côté des vis de toute taille qu'il avait pour habitude, autrefois, de trier quand le temps était à la pluie, reposait un creuset blanc que fermait un couvercle. Il enfila des gants, souleva celui-ci, prit quelque chose au fond du récipient, le referma avec soin et regagna la maison. Il ôta l'un des gants, ouvrit le réfrigérateur, en sortit deux tranches de jambon dans lesquelles il enveloppa ce qu'il avait pris dans l'atelier ; par scrupule, il tartina le tout d'un peu de pâté de foie. Puis il poussa la porte du réfrigérateur, renfila le gant de façon machinale, sortit de la cuisine. À l'instant où il passa devant la chienne qui sommeillait sur sa couverture, il laissa tomber le petit paquet, d'un geste comme étourdi. S'il est encore là au lever du jour, pensa-t-il, je le jette à la poubelle. Et il y avait lieu de croire qu'il en serait ainsi, car elle n'avait pas touché à sa gamelle de la journée, et peut-être n'aurait-elle pas davantage d'appétit le lendemain. Du diable s'il savait à quelle bête elle s'était attaquée ! Un faon ? Ils étaient encore si petits...

« Maudite charogne, souffla-t-il tout en s'agenouillant près d'elle pour la caresser. Foutue saleté de garce. »

Soudain, un irrépressible sourire affleura à ses lèvres ; il secoua la tête, se redressa, monta dans sa chambre et se mit au lit sans plus se soucier de l'animal.

Une fois encore, il ne devait guère être plus de quatre heures quand il ouvrit l'œil. Mais ce ne fut pas un réveil spontané. Les cris de son père l'arrachèrent à son sommeil.

« Jakob ! Viens vite ! Hé là, Jakob ! »

Ce n'était pas un mauvais rêve. Jakob respira à fond, se leva, descendit l'escalier.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a ? Mais regarde-le un peu ! Peux-tu me dire ce qui se passe ? »

Jakob eut un haussement d'épaules.

« Je n'en sais rien.

— Oui... Qu'est-ce qu'il a à se contorsionner ?

— C'est une femelle, papa.

— Comme si ça changeait quelque chose, sapristi ! Vois un peu comme il se tord.

— Son instinct de chasse s'est réveillé. Probable que des éclats d'os lui chatouillent l'estomac.

— Foutaises. Il ne se convulserait pas comme ça. Il a dû absorber une cochonnerie. Il faut que tu appelles le vétérinaire. »

À présent la mère aussi s'était levée. Sous son vieux pyjama, dont l'étoffe était usée jusqu'à montrer la trame, ses seins, par transparence, se balançaient un peu. Vite, Jakob détourna les yeux.

« C'est quoi ce raffut ? Qu'est-il arrivé à la chienne ?

— Elle s'est remise à chasser.

— Il a dû avaler un appât raticide. »

La femme posa les yeux sur son époux, puis sur son fils, comme si elle se demandait lequel des deux il lui fallait croire.

« Sors-la d'ici, Jakob », lâcha-t-elle enfin, comme si elle balançait encore, ou comme si la chose, au fond, ne revêtait aucune importance, du moins à ses yeux, car ce qui seul importait, c'était que la chienne ne souillât pas une seconde de plus le sol du vestibule.

« Oui », dit Jakob. Il s'agenouilla près de la bête comme il l'avait fait la veille, la saisit au collet et la traîna dehors.

Bert lui emboîta le pas. Jakob sentait son souffle dans son dos, et le vieil homme lui eût-il écrasé les talons qu'il n'en aurait pas été autrement surpris.

« Où l'emmènes-tu ?

— Dans le local de traite.

— Appelle plutôt le vétérinaire, Jakob.

— Il est quatre heures, papa. Attendons encore un peu. Si elle ne se porte pas mieux en début de matinée, je l'appellerai. »

Jakob transporta Landa dans la chambre de traite. Le sol était encombré d'un grand carton où reposaient des pots de couleur qu'il avait utilisés pour repeindre les contrevents de la maison.

« Enlève les pots, papa. »

Le père se saisit des petites boîtes, alla les poser sur l'appui de la fenêtre, au-dessus de l'étagère où l'on remisait la carabine de chasse, les remit en ordre comme elles étaient.

Jakob coucha la bête sur le carton puis sortit du local, aussitôt imité de son père. Un instant, les deux hommes se firent face. Dans la clarté blême du jour naissant, Bert lui apparut noir. Noir comme un oiseau, un oiseau funèbre.

« Tu ne t'inquiètes donc pas du tout pour elle, Jakob ?

— L'étonnant est que tu t'en inquiètes, toi. Pour ce que tu t'occupes d'elle, d'habitude... »

C'était juste. Jusqu'alors, c'est à peine si Bert semblait avoir remarqué la présence de Landa. Il est vrai qu'il n'éprouvait qu'indifférence pour ce qui ne lui appartenait pas en propre, ou n'était pas susceptible de lui servir. Et c'est peut-être, à mots voilés, ce que son fils avait voulu dire : D'ordinaire, tu ne te soucies de rien ni de personne.

Il regagna la maison, se retira dans sa chambre. Il savait que son père s'arrêterait sur le seuil. Son cœur battait dur, il ne parvint pas à se rendormir. Une heure, une heure et demie, deux heures peut-être, il demeura couché dans son lit, les membres figés. À six heures, il se leva enfin et descendit. Il mit un pied dehors. C'était le plein jour. L'air était peuplé de chants d'oiseaux ; une poignée de passereaux, devant la chambre de traite, sautillaient dans la poussière. À son approche, ils prirent leur essor en jetant des pépiements émus. Assis sur le vieux tabouret à traire, Bert se tenait au côté de Landa qui, étendue de tout son long, la gueule écumante, laissait entendre une respiration très faible.

« Je crois que je ferais bien de l'appeler, observa Jakob en sortant son portable de sa poche.

— Tu peux t'épargner cette peine, maintenant. »

Jakob plia les genoux et tendit la main vers la bête, mais un je-ne-sais-quoi le retint de la toucher. Un silence s'était fait. Et, même s'il ne s'écoula pas cinq minutes avant que Landa rende son dernier souffle, il sembla à Jakob qu'une heure venait de passer. Cela tenait-il au regard de son père, qu'il sentait peser continuellement sur lui ? La chienne, à un moment donné, n'avait plus esquissé un mouvement ; elle avait cessé de respirer, c'est tout.

Bert se leva et quitta le local. Il ne comprend pas, nota Jakob, avant de se corriger mentalement : Il ne comprendrait pas, de toute façon. Aurait-il fallu qu'il laissât Manfred l'abattre d'un coup de fusil ? Après tout, c'était une menace qu'il avait déjà brandie, et plus d'une fois, si elle retrouvait le goût du sang. Ou qu'il courût le risque de la voir foncer tête baissée dans une voiture, provoquant peut-être un accident mortel ? Le pire n'était jamais à exclure. Il fallait faire fond sur ce principe. Il se leva à son tour. L'heure était venue d'appeler le vétérinaire. Il lui dirait qu'il l'avait trouvée dans cet état. Peut-être que l'homme emporterait la dépouille pour l'examiner de plus près ; peut-être qu'il se contenterait de prévenir l'équarrissage pour qu'ils procèdent à l'enlèvement de la carcasse. Pour lui, Jakob, ce n'était pas crucial. Il alla dans l'atelier, refit un peu plus tard un crochet par le local de traite, puis il revêtit sa blouse dans la buanderie et s'apprêta à rejoindre l'étable.

« Jakob ? »

Son père avait surgi de nulle part.

« Oui.

— Qu'es-tu allé faire dans l'atelier ?

— Chercher de vieux chiffons, pour la couvrir. Les toiles à pressoir dont on ne se sert plus.

— Je parlais de cette nuit. »

En resta-t-il pétrifié ? Non ; ce fut seulement comme si quelque chose ruisselait le long de son corps, une onde, un frisson, mais qui n'engendrait pas de sensation désagréable. Tout au contraire, il en éprouva presque, curieusement, du plaisir.

« Cette nuit ? Rien. »

Le père de Jakob, à qui celui-ci donnait encore du « papa », alors qu'il ne l'appelait pourtant plus, à part soi, que « Bert », avait-il souri, lui aussi ? Avait-il souri de ce fin sourire, presque imperceptible, qui s'était dessiné sur les lèvres de son fils pendant une fraction de seconde ? Même s'il se doutait de quelque chose, c'était sans importance. Alors que Jakob, depuis fort longtemps déjà, s'occupait de tout à la ferme, attendu que son père, il est vrai, n'était à peu près jamais là, ils avaient toujours formé cependant, par le passé, et d'une façon assez singulière, une sorte d'équipe, d'attelage, surtout parce que Bert voyait les choses ainsi. Et si, depuis quelque temps, leurs liens s'étaient distendus, l'initiative en revenait une fois encore à son père.

Environ cinq ans plus tôt, la grand-mère de Jakob avait annoncé, après le décès de son époux, dont le patrimoine demeurait difficile à évaluer, car le vieil homme ne comptait pas en argent, mais en maisons – maisons de fermier, maisons de rapport ; en même temps, il allait jusqu'à appliquer cette unité de mesure à des biens de toute sorte –, avoir légué la fortune reçue en héritage au « parti de droite », usant à dessein d'une formule ambiguë, sans qu'on sût au juste si c'était vrai ou non, jusqu'au jour où, enfin, le doute n'avait plus été permis, car l'attitude de Bert à son égard changea, et, à la servilité sournoise, aux airs de chien couchant, on vit alors succéder l'indifférence. Ce fut comme si elle n'existait plus pour lui. La Vieille elle-même, qui ne percevait pourtant plus du monde qu'un écho amorti, parut l'avoir remarqué. Elle affichait un air perplexe, et se tournait parfois vers Jakob comme pour lui demander : Qu'est-ce qui se passe ? Que lui arrive-t-il ? Mais, sous le feu de ces regards qu'elle lui jetait midi et soir, au moment des repas, Jakob restait impassible. La femme qui lui faisait face n'avait pas plus de réalité matérielle qu'une morte ou qu'une atroce poupée de chiffon. Non, il n'avait pas oublié la façon dont elle l'avait traité, quelques années plus tôt, quand il était venu solliciter son aide à mots implorants ; non, non ; car il n'oubliait jamais rien. Il avait tiré un trait sur elle depuis longtemps. Puis, un jour, il constata que les regards interrogateurs avaient disparu. C'est que la vieille femme semblait soudain avoir repris corps aux yeux de son fils. Ce fut comme si la phase précédente avait été une période de transformation, ou de lente émergence d'une certitude, au terme de laquelle il adressa de nouveau la parole à sa mère. Mais alors, sur quel ton ! Non seulement il lui parla sans soumission, mais sans une once de respect, la traitant avec grossièreté et effronterie, parfois même avec brutalité, quand il jugeait qu'elle parlait trop, ou trop longtemps. Et souvent, on s'interrogeait sur les raisons – peut-être n'y en avait-il pas – qui le poussaient à lui lancer une fois encore à la tête : « Tu vas la fermer, ta gueule ? »

Bert avait-il dit quelque chose ? Jakob en tout cas n'avait rien entendu, car il avait coiffé le casque antibruit puis tourné d'un cran la petite molette noire, celle de droite, et, au lieu du fracas de l'autoroute, il entendait à présent – le bulletin d'informations était terminé, il devait être un peu plus de sept heures et demie – une pièce de violon alerte, enlevée, certainement du Haydn, ou du Beethoven, ou du Mozart. Non qu'il fût particulièrement ferré dans ce domaine, mais ils ne jouaient jamais autre chose. Et même si cette station, avec sa perpétuelle musique classique, lui tapait parfois sur les nerfs, c'était encore préférable, à tout prendre, aux autres stations dont les speakers s'exprimaient avec une voix à ce point dégoulinante de joie de vivre que c'était à vous en soulever le cœur. Mais ces stations-là elles-mêmes valaient mieux que le vacarme de l'autoroute. Étant plus jeune, c'était à peine pourtant s'il le remarquait, ou du moins ne le dérangeait-il pas, tant il s'était confondu à sa vie. Mais, depuis son retour du service militaire, il ne le supportait plus, sans parvenir à comprendre pourquoi l'entendre lui était devenu un supplice.

Il alla dans l'étable et monta le son. Tandis que l'archet courait sur les cordes du violon à un rythme toujours plus effréné, c'est d'un geste plus vif à chaque instant qu'il rassembla lui-même les cadavres de poulets jonchant le sol, avant de les jeter dans le conteneur d'élimination qu'il vidait chaque soir ou tous les deux jours, en fonction des pertes essayées. Dans le grand calendrier accroché au mur, il tenait de celles-ci un registre scrupuleux, sans réelle nécessité d'ailleurs – après tout, ça ne changeait rien à l'affaire. Il contrôla la jauge du distributeur automatique de nourriture – peut-être allait-il falloir refaire le plein –, jeta un œil aux abreuvoirs puis ressortit de l'étable. C'est alors que le souvenir d'une vache à laquelle il était attaché remonta à sa mémoire. Elle s'était mise à boiter, comme ça, du jour au lendemain, comme si elle n'avait plus envie, et, longtemps, il s'était refusé à attribuer sa stalle à une autre bête, et n'avait même pas pris soin de curer la litière, comme s'il avait eu à cette époque déjà la sourde prescience, sans se l'avouer, que c'était là un événement décisif, un tournant, même si naturellement il n'avait rien vu venir, car de tout autres problèmes l'occupaient. Pendant des années, il avait estimé que la vente, par Bert, du champ du domaine qui donnait le

mieux avait été ce point de bascule, mais il comprenait maintenant qu'avec l'épisode de la vache un équilibre s'était rompu. C'est une pensée qu'il s'efforçait d'occulter, mais, depuis un certain temps, à la vérité depuis un bon moment déjà, les choses allaient de travers, et la faute lui en était imputable, à lui, Jakob, ou du moins ce n'était la faute de personne d'autre. Bien sûr, son père avait dilapidé des sommes colossales, cédé des arpents et des arpents de terrain, jusqu'aux parcelles stériles – mais cependant ce n'était pas ça. Depuis toujours, Jakob avait eu, comme on dit, *la main* pour tout ce qui touchait à la ferme, aux cultures, et par-dessus tout aux bêtes. À dire le vrai, il les préférait aux hommes, car il les comprenait mieux. Alors comment expliquer que plus rien ne lui réussissait ? Les prémices du déclin remontaient à cette époque-là. Il balaya le souvenir de la vache atteinte de boiterie. Et, dans le même mouvement, le désir ardent qu'une guerre pût éclater ; ce rêve de saccage qui renaissait en lui chaque fois qu'il se trouvait dans l'impasse. Non, cette fois tout irait mieux ; et même si l'élevage de poulets de chair, la première année, avait été déficitaire, il remontait peu à peu la pente. L'espoir revenait, la situation n'était pas sans issue. Le métier tel qu'il l'exerçait avait beau ne pas correspondre, la plupart du temps, à la conception – un brin surannée, il est vrai – qu'il se faisait du métier d'agriculteur, et de sa propre personne, cela valait encore mille fois mieux que d'aller travailler quarante heures par semaine ou davantage pour autrui, comme il avait été contraint de le faire dans le passé. Certes, il arrivait que la confiance et la foi l'abandonnent. Dans ces moments-là, il pensait à son père, et se disait qu'il était possible, et même de plus en plus vraisemblable, que celui-ci finirait par hériter du magot. Et qu'il serait peut-être alors disposé à l'aider, lui, Jakob, son fils. En même temps, il savait que cela n'arriverait pas, non, jamais, car il était lui-même opposé à cette idée... Pourtant, il le constatait, son attitude vis-à-vis de son père avait peu à peu changé, comme spontanément, et sans qu'il pût rien y faire.

La radio diffusait une émission consacrée aux vertus de l'oisiveté, et Jakob repensa aux bassins de pisciculture qu'il avait aménagés dans la prairie, après l'abandon de l'élevage bovin laitier. Depuis des années – tout avait commencé avec la suppression des quotas –, le prix du lait était en chute libre, et chaque saison nouvelle apportait sa moisson d'ordonnances censées garantir la protection et le bien-être des animaux, alors qu'elles ne contribuaient en vérité qu'à porter le coup de grâce aux dernières petites fermes qui subsistaient encore ; non qu'on eût d'ailleurs le projet délibéré de les couler, mais parce que les gros exploitants avaient besoin de parcelles supplémentaires pour se développer, et qu'il fallait bien leur en procurer. Le système était à ce point pervers qu'on se demandait qui pouvait en avoir eu l'idée. Le diable, probablement. Jakob avait aménagé les bassins dans une pâture qui, des décennies plus tôt, n'était encore qu'une prairie humide creusée de fossés de drainage. C'était un projet qu'il élaborait dans son esprit depuis quelque temps déjà, car la conjoncture était favorable pour le poisson d'élevage, les rendements excellents, comme il l'avait appris à la faveur d'articles publiés, semaine après semaine, dans les trois ou quatre revues spécialisées à destination du monde paysan ; la production locale était bien trop faible encore, et depuis quelque temps le poisson d'importation n'avait plus le vent en poupe. Cette tendance favorable aux élevages de proximité n'avait fait que s'accroître depuis que l'épidémie avait éclaté. À plusieurs reprises, Jakob s'était rendu à Wels, le chef-lieu de province, pour demander audience aux experts de la Chambre d'agriculture, dont les locaux se trouvaient dans le périmètre du parc d'exposition. Il consulta aussi une entreprise spécialisée dans la construction de bassins piscicoles. Au près des uns et des autres, il prit conseil. Puis il loua une excavatrice et, de son propre chef, sans solliciter l'octroi d'une autorisation, il creusa les viviers – cinq au total, d'une superficie de cent cinquante mètres carrés chacun, avec une hauteur de près de deux mètres aux endroits les plus profonds. Après tout, médita-t-il, il existait déjà un grand étang, ici, autrefois. C'est du moins ce que le grand-père avait toujours prétendu. Et de toute façon il ne venait jamais personne. Au surplus, il ne puisait pas à l'eau de la rivière, et pouvait donc se passer de toute autorisation. Les bassins étaient alimentés par les sources souterraines dont regorgeait le sous-sol du pays. Jakob creusa des voies d'écoulement et, à l'extrémité de chacun des viviers – là où il avait excavé le plus profondément –, il construisit un moine de vidange destiné à régler le débit d'évacuation de l'eau. Il emprunta à un fermier du bourg voisin les planches composant le coffrage du système. Il ne reçut la visite d'aucun représentant des pouvoirs publics, la commune elle-même ne jugea pas nécessaire de dépêcher quelqu'un, personne ne se soucia de savoir s'il avait ou non un agrément pour exploiter les bassins, ni à l'époque, ni plus tard, quand arrivèrent les gens de la ville. Le problème n'était pas là. Il ne résidait pas davantage dans la teneur en oxygène de l'eau, dans le débit de vidange, la présence de lentilles d'eau ou d'algues, non plus que dans l'émergence d'infections fongiques qui eussent décimé les poissons, non, les alevins, dès le premier jour – c'était un samedi d'avril –, connurent une croissance dont on ne pouvait que se féliciter. Jakob introduisit mille truites, deux cents par unité d'élevage ; les viviers auraient pu en accueillir le double, mais il tenait à ce qu'elles eussent de l'espace. Chaque jour, il se rendait dans la pâture et, ayant lu quelque part que cela leur profitait mieux, nourrissait les alevins par petites doses. Et il gardait toujours à l'esprit cette loi : pour un kilo d'aliment distribué, il obtiendrait un kilo de poisson. Les truites avaient un excellent indice de conversion : elles transformaient l'aliment en biomasse selon un rapport de 1 : 1. Tous les matins, muni d'une épumette, il faisait le tour des bassins pour en éliminer algues et lentilles d'eau, et veiller sur le développement des poissons. Il lui arrivait d'envoyer à l'éleveur qui les lui avait vendus une photo ou une vidéo ; sur quoi l'homme répondait toujours par un emoji : pouce levé ou clin d'œil approbateur. Lorsque trois mois se furent écoulés, il constata que les poissons ne se montraient plus quand il

arrivait et, s'il leur lançait des granulés à la volée, il voyait ceux-ci couler avec lenteur dans l'eau anthracite, d'une limpidité de verre, jusqu'au fond, sans qu'aucun poisson les happât. Au début, cela ne concerna qu'un étang, mais bientôt tous furent touchés. Il avait beaucoup plu, c'est vrai. Des averses continues s'étaient abattues sur la région, aussi les poissons prenaient-ils sans doute les granulés pour des gouttes d'eau. Dans quelques jours, ils reparaitraient, il en était certain. Mais, un matin, il eut la surprise de trouver aux quatre coins de la prairie, sur les bandes de terre entre les bassins, des poissons auxquels manquaient tantôt la tête entière, tantôt, juste en dessous des branchies, juste un morceau de chair qui semblait avoir été découpé à la scie. Jakob dut s'asseoir. Il eut un haut-le-cœur. Un moment s'écoula avant qu'il se ressaisît. Puis il se leva, prit une photo, la fit parvenir à l'éleveur. Une minute plus tard, son portable sonnait :

« Tu as reçu de la visite ?

— Quoi ?

— Il y a des loutres, par chez vous ?

— Je ne sais pas. Tu as vu la photo. Je les ai trouvés comme ça, éparpillés un peu partout.

— Alors c't' un coup de la loutre, dame. Quand elle s'est bien goinfrée, elle ne grignote plus que la tête, ou le cœur. Rien que les morceaux de choix. Le reste, elle n'y touche pas, dame.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— C'est une espèce protégée. Tu penses bien qu'elle a aussi pointé le museau chez moi. Même que je me suis confectionné un piège.

— Et ?

— J'ai déjà attrapé deux colverts. Mais c'te chienne de loutre, elle est plus fine.

— Oui.

— Dame. »

Le malaise qu'il éprouvait ne fléchit pas. Il en resta paralysé ; assista, impuissant, à l'hécatombe qui frappait l'élevage. Quelqu'un lui avait dit qu'il était plus avisé de construire une clôture. Les gens de la Chambre d'agriculture, peut-être. Mais... ériger une clôture autour de tout le site ? D'ici qu'il en ait terminé, il n'y aurait plus de poissons. Une fois dissipée la stupeur, l'état de sidération où il était, il s'y attela cependant. La tâche l'occupa une semaine. Il planta en terre des piquets, fixa sur chacun d'eux, en commençant au plus près du sol, trois isolateurs électriques, à intervalles de dix, douze centimètres ; puis, avec la débroussailleuse, il faucha l'herbe entre les piquets aussi ras que possible – opération qu'il dut renouveler plusieurs fois –, et, faisant passer le fil tressé dans les isolateurs, le tendit d'un piquet à l'autre, d'un étage à l'autre. Enfin la clôture fut prête. Elle fournissait un courant de douze volts, et il ne faisait donc pas bon s'y frotter, à plus forte raison quand on avait l'infortune d'être un quadrupède. C'était au déclin de juillet. Il acheta encore cinq cents alevins de truite, plus dodus et plus coûteux que ceux dont il avait fait l'acquisition en avril, afin qu'ils s'accordent en taille avec ceux qui subsistaient dans les viviers et ne finissent pas dévorés par leurs congénères. De ce jour, il se rendit plus souvent encore aux étangs, même la nuit, et observa d'un œil aiguisé les poissons qui, ayant recouvré leur placidité indolente du début, nageaient en tous sens dans l'eau sombre mais limpide qu'agitait par instants un léger friselis provoqué par des mouvements du sol imperceptibles en temps ordinaire – à moins que ce ne fût l'autoroute ? –, avant de fondre sur la nourriture qu'il leur jetait. On entra dans le mois d'août. Une paix s'était instaurée. Un matin, cependant, il trouva de nouveau les truites dans une agitation craintive. Jakob contrôla aussitôt l'alimentation de la clôture électrique, mais elle fonctionnait, impeccablement, comme la veille au soir : tic – tic – tic. N'ayant pas songé à emporter le testeur, il saisit à main nue le fil, en reçut une rude décharge. Le courant passait. Puis, à pas d'arpenteur, il fit le tour de l'enclos, à la recherche de zones endommagées, sonda du pied le sol pour voir s'il n'y avait pas des trous quelque part. Cette satanée vermine avait-elle creusé une galerie pour se glisser sous la clôture ? C'est qu'elle avait du vice, la rosse ! Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien qui tranchât sur l'ordinaire des jours et des semaines écoulés. Pourtant, c'était indéniable, un incident était survenu, le langage que lui tenaient les poissons ne laissait aucun doute sur ce point : au plus infime mouvement que Jakob ébauchait, parfois même sans qu'il bougeât, ils s'égaillaient, fulgurants, dans toutes les directions, comme en proie à une terreur panique. Il se perdit en conjectures. Était-il possible qu'il ne s'agît pas d'une bête, mais d'un homme – ou de plusieurs hommes ? De quelque braconnier, peut-être ? Alors enfin, par une aube d'été, il l'aperçut, perché au faite de l'un des moines de vidange, paisible, souverain, tout ensemble atroce et majestueux, et habitué de la certitude que Jakob ne pouvait lui faire aucun mal : le héron cendré. Ce n'est qu'à l'instant où Jakob jeta un cri et, saisissant la première chose qui lui passait sous la main – un peu de terre au sommet d'un monticule de déblais –, la lança vers lui, que le grand échassier déploya enfin ses ailes et, la tête repliée en arrière, le cou rentré dans les plumes, ce qui lui donnait un aspect plus disgracieux encore, fléchit ses pattes et prit avec lourdeur son envol vers le ciel. Ainsi donc c'était un héron. Mais peut-être y en avait-il plusieurs ? Comment était-il possible que Jakob ne l'eût pas aperçu auparavant ; pas même dans les airs, pas même ailleurs que dans le secteur des étangs ? Et pourquoi était-il allé se percher sur le moine de vidange, alors qu'il y avait assez de place entre les bassins, et qu'il devait pouvoir prendre de l'élan pour plonger en piqué sur les poissons ? Peut-être qu'il faisait une pause, le temps de recouvrer des forces ? Était-il déjà repu ? Jakob regagna la ferme à toutes jambes ; revint sur les lieux équipé d'un fusil et d'un sac rempli de chutes de

ficelle à botteler le foin. Il se devêtit entièrement, commença de nouer les ficelles les unes aux autres et, progressant à pas lourds dans l'eau glacée où ses pieds s'enfonçaient dans le sol bourbeux, entreprit, du mieux qu'il put, de les déployer d'un bout à l'autre des étangs, jusqu'au moment où il eut obtenu une sorte de filet qui, si le maillage en était par endroits assez lâche, devait suffire pourtant à décourager le héron : il ne pourrait plus prendre son élan sur les bandes de terre entre les viviers. Quoique ce fût par une journée de très forte chaleur, Jakob, à la tombée du soir, fut pris de maux de gorge ; son palais le grattait atrocement ; il ressentait de vifs picotements. Plus tard, il constata qu'il s'était mis à tousser.

« Avec ça, on ne devrait plus le revoir de sitôt », dit-il entre ses dents, comme il dînait dans la cuisine, un peu plus tard dans la soirée.

Sa mère, sans lever le nez de son portable, fit observer :

« Eh là, n'en prends donc pas tant, Jakob ! »

Il lui jeta un regard bref et presque interloqué. Un instant, ce fut comme si ni la mère ni le fils ne comprenaient ce que l'autre lui disait. Mais elle sentit les yeux de Jakob s'arrêter sur elle, et ajouta, sans plus hausser la tête :

« C'est que j'en ai besoin pour faire la cuisine. »

Jakob revissa le bouchon, rangea la bouteille de rhum dans le réfrigérateur et, tenant en main la tasse de thé noir qui ne fumait déjà plus, monta dans sa chambre.

Le lendemain, il éprouvait dans la poitrine une sensation de brûlure si intense qu'il se cantonna aux travaux d'étable les plus nécessaires, avant de se recoucher sitôt ceux-ci accomplis. Pendant trois jours, il se traîna de la sorte, se contentant d'absorber le soir venu une grande tasse de thé généreusement allongé de rhum et de croquer parfois un quignon de pain. Au matin du quatrième jour, comme il se sentait enfin plus vaillant, il se leva, se changea, se rendit aux étangs. Ils étaient situés par-delà le pont autoroutier, d'où montait à intervalles irréguliers un vrombissement métallique. Il pouvait être à cent pas de distance encore qu'il l'aperçut déjà, découpant avec netteté sa silhouette dans la lumière vaporeuse du matin ; il était de nouveau perché sur l'un des moines ; quand Jakob se fut approché, il vit que l'oiseau tenait captif sous ses pattes aux fortes griffes une truite de trois cents grammes au bas mot, et qui frétillait encore. Jakob, réduit à l'impuissance, regarda le poisson agoniser misérablement. Quelques-unes des mailles du filet étaient déchirées – pourquoi ? Jakob s'immobilisa une seconde, irrésolu. C'est alors qu'un scintillement argenté, droit devant lui, à l'extrémité du bassin le plus éloigné, accrocha soudain son regard : un poisson, mort, auquel manquait la tête. Jakob tourna les talons. De ce jour, il cessa d'alimenter les truites. Il ficela les sacs de granulés puis les remisa dans l'atelier, et quand, en novembre, il retourna sur place pour vider les étangs, il n'y avait plus, dans aucun d'eux, ne fût-ce qu'un seul poisson vivant. « Novembre, le plus doux des mois », serinaient-ils, il y avait peu encore, à la radio. Ils ne savaient pas de quoi ils parlaient.

Le jour même, il démonta la clôture et passa une petite annonce sur Internet :

« Pour passionnés de la pêche : Loue bassins de pisciculture. 5 pièces d'eau. Possibilité de location à l'unité. 700 € par bassin et par an. Merci d'appeler en soirée, à partir de 19 heures. »

Si personne ne se manifeste, je les comblerai un à un, songea-t-il, comme j'ai fait condamner autrefois ce maudit bélier hydraulique dont le mécanisme se grippait sans cesse, et qui m'était une source perpétuelle de désagréments. Mais les réponses furent nombreuses, et l'année ne s'était pas encore achevée qu'il avait déjà loué les cinq bassins ; d'abord seulement pour une saison, même s'il était évident que les pêcheurs auraient été prêts à signer un bail plus long. Depuis, plusieurs fois dans la semaine, ces gens faisaient le voyage de la ville et campaient là, debout au bord de l'eau ou assis sur des pliants ; à la vérité, il en venait presque tous les jours ; l'un d'eux alla jusqu'à se bâtir une sorte de tente en manière d'abri. Au début, ils cherchaient encore à lier conversation avec Jakob, mais ils y renoncèrent vite. Une fois qu'il leur eut cédé les sacs d'aliment coulant qui lui restaient, il ne retourna plus sur le site. Il avait presque l'impression d'avoir vendu aux citadins « la pâture », comme il appelait encore intérieurement ce coin de prairie. Le plus désolant, c'est qu'ils paraissaient réussir là où il avait échoué. Il est vrai que chacun d'eux avait érigé autour de son bassin sa propre clôture, mais qui ne valait pas mieux que celle de Jakob, et seuls certains d'entre eux s'étaient confectionné avec des ficelles une sorte de filet un peu pareil au sien pour se prémunir des prédateurs. S'ils rencontraient plus de succès que lui, c'était peut-être simplement parce qu'il y avait presque toujours quelqu'un sur place, parfois dès les premières heures de la matinée, quand le héron était actif. Ces personnes avaient plus de temps libre que lui, voilà tout. L'année suivante, il réclama aux pêcheurs un loyer de mille euros par bassin. Ils s'en acquittèrent sans broncher, en espèces et d'avance, et Jakob en éprouva presque de l'humeur – il s'était dit qu'au moins l'un d'entre eux élèverait des protestations, arguant que ce n'était plus rentable, mais il n'en fut rien. Pourquoi s'échauffait-il de la sorte, d'ailleurs ? Avait-il peut-être lui-même l'intention de faire une nouvelle tentative ? Non, il ne fallait pas voir les choses sous un jour aussi noir. Cinq mille euros par an, cela représentait du temps et de la peine. Et, même si c'était au prix d'un renoncement à ses projets premiers, l'argent tombait dans sa poche sans qu'il lui en coûtât le moindre effort ; il avait tiré le meilleur parti de la situation. Ce qui l'irritait cependant, c'était de les voir continuellement plantés là, pour ainsi dire sous son nez, désœuvrés, les fesses douillettement calées dans un pliant. À peine s'ils se donnaient la fatigue de faucher l'herbe au pied des piquets... *Les vertus de l'oisiveté*, dont on vous rebattait les oreilles à la radio...

Connards. Avait-il le temps de paresser, lui ? Du matin au soir il s'affairait dehors, bottes aux pieds. Ce n'est qu'à l'instant du coucher, quand, étendu dans son lit, bière en main, trop fourbu pour se livrer à une quelconque autre activité, il surfait un peu sur Tinder ou suivait d'un œil morne une série qu'il s'octroyait, peut-être, un moment d'oisiveté. Mais ce que ces imbéciles de la radio mettaient sous ce mot était différent, il était question de loisirs créatifs, de pause culturelle et de ce genre de choses, toutes nobles occupations que Jakob, et les gens comme lui, qui gagnaient leur pain à la sueur de leur visage et pour qui la société n'avait eu depuis toujours qu'un mépris goguenard, quand ce n'était pas, comme depuis peu, une hostilité critique, parce qu'ils détruisaient censément la nature, déréglaient le climat et autres fadaïses du même acabit, ne pouvaient s'offrir ce luxe. Il sentit une vague de colère sourdre en lui, et changea de programme. Le cours de ses pensées en fut infléchi. Les poissons : chapitre clos. On ne pouvait pas réussir en tout, il connaîtrait davantage de succès avec les poulets. Quant à la sensation de malaise qu'il éprouvait souvent, c'était de l'inquiétude, quelque chose comme de l'angoisse, rien de plus. Personne ne faisait exception sur ce point. À la radio, ces temps derniers, le mot « *mindset* » revenait comme une antienne. D'après Google, cela signifiait « mentalité » ou « disposition d'esprit ». On pouvait en changer, paraît-il, au prix d'un travail sur soi. Il observa que la question ne lui avait guère occupé la conscience auparavant. Ce dont il était certain, c'était que tout ce qu'il faisait reposait sur des bases solides, et que chacun s'accordait à lui reconnaître ce mérite : Jakob était un homme sur qui l'on pouvait compter. Ce n'était pas sans raison qu'on l'avait laissé, dès son plus jeune âge, régir la ferme à son gré, en solitaire ou peu s'en fallait, ce n'était pas sans raison, des années plus tard, quand il vivait avec Nina, pour quelques mois de vrai calvaire, dans cet appartement qui n'était pas à proprement parler petit mais où il éprouvait cependant une terrible impression d'exiguïté, sinon de suffocation, et où elle attendait un enfant qui n'était pas de lui – il ne devait plus jamais la revoir par la suite, – que la propriétaire de l'immeuble avait fait très rapidement de Jakob une sorte de concierge, d'homme à tout faire ; ce n'était pas sans raison enfin qu'il occupait depuis deux ans environ les mêmes fonctions ancillaires auprès de l'école du canton – les choses s'étaient faites naturellement, on l'envoyait quérir dès qu'il y avait une réparation à effectuer, moyennant une rétribution mensuelle à laquelle il lui eût été d'autant plus difficile de renoncer, s'il l'avait voulu, qu'elle était à peu près le seul revenu fixe qu'il perçût.

La traduction de cet ouvrage
a bénéficié d'une subvention
du ministère autrichien de l'Art et de la Culture.

 Federal Ministry
Republic of Austria
Arts, Culture,
Civil Service and Sport

Titre original :

WILDERER

© S. Fischer Verlag GmbH, Hedderichstr. 114,
D-60596 Frankfurt am Main, 2022.

*Cette édition est publiée en accord avec
Literarische Agentur Michael Gaeb, Berlin, Allemagne,
et Books And More Agency #BAM, Paris, France.
Tous droits réservés.*

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*Couverture : Gustav Klimt, Ferme en Haute-Autriche, vers 1912 (détail).
Österreichische Galerie Belvedere, Vienne.
Photo © Brandstaetter Images / la collection.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verdier

LILAS ROUGE, 2021

LILAS NOIR, 2023

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3

BRACONNAGES

REINHARD KAISER-MÜHLECKER

Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay

Jakob est un jeune agriculteur qui exploite la ferme familiale en Haute-Autriche. Dépassant ses premières réticences, il accueille Katja, une artiste qui se découvre une passion pour son métier ; peu à peu, ils vont s'approprier et fonder une famille.

Mais cette union et cette apparente stabilité ne résolvent pas les sombres questions qui traversent Jakob de longue date : celle de la difficulté quotidienne de la vie rurale, celle du pesant héritage de l'histoire de son pays, celle du silence et de l'incommunicabilité. La violence enfouie en Jakob menace sans cesse de ressurgir en s'abattant sur ses terres, sur les autres, et sur lui-même.

Découvert en France avec les somptueux *Lilas rouge* et *Lilas noir*, Reinhard Kaiser-Mühlecker nous offre ici un puissant roman sur la condition agricole aujourd'hui et l'inconvénient d'être né. Porté par une langue limpide, *Braconnages* nous invite à parcourir les plaines de l'Autriche comme celles de l'âme déchirée de ses personnages.

Cette édition électronique du livre
Braconnages de Reinhard Kaiser-Mühlecker
a été réalisée le 12 mars 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072998584 - Numéro d'édition : 548279).
Code produit : U47990 - ISBN : 9782072998621.
Numéro d'édition : 548283.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo